

L'ÉTRANGE DISCOURS D'UN MAÎTRE D'ÉCOLE ATHÉNIEN RAPPORTÉ PAR LE SIEUR DE LA GUILLETIÈRE (1669)

Le 20 mars 1669, le Sieur de La Guilletière quittait Gênes sur un bateau de commerce de cette ville qui partait pour Constantinople via Le Pirée*. A bord du navire se trouvaient cinq autres «curieux et savants»: deux Allemands, deux Italiens et un Anglais. Leur intention était de visiter Athènes et d'étudier ses monuments anciens. A Malte, une septième personne vint se joindre au groupe: un Turc nommé Osman, personnage important de la région d'Athènes, qui, tombé entre les mains des pirates, venait de racheter sa liberté. C'était, par ailleurs, le cas de notre Monsieur de La Guilletière également: ayant combattu les Turcs un peu partout, il avait fini par tomber entre leurs mains et être vendu sur les marchés d'esclaves. A la fin février, ayant racheté sa liberté, il quitta la Tunisie, où il avait vécu comme esclave pendant quatre ans (pp. 1-21).

Le 6 avril, le bateau fit une escale d'un jour dans le Magne, mais une journée avait suffi, semble-t-il, à nos savants pour bien connaître les habitants de cette région singulière, observer leurs moeurs et se faire une idée précise sur leur gouvernement et leurs options politiques (pp. 21-51).

Les aventures de nos voyageurs le long des côtes Est du Péloponnèse et de l'Attique ont quelque chose de pittoresque, leurs rencontres avec des pirates, des Arnaoutes et des Turcs sont riches en couleurs, les visites qu'ils effectuent sur les sites antiques regorgent d'un docte savoir livresque (pp. 51-131).

Ayant fêté Pâques à Salamine, ils font leur entrée à Athènes le lendemain, 22 avril 1669. Et pendant qu'ils montent la route qui les mène à Athènes, La Guilletière prend tout son temps pour rédiger, à l'intention de ses futurs lecteurs, un long récit historique sur la ville la plus célèbre de l'Antiquité ainsi qu'une description fort bien documentée de la situation présente (pp. 131-176).

* Une première version de ce texte, beaucoup plus courte, fut l'objet d'une communication au XIVe Colloque international des Néo-hellénistes des Universités francophones (Rennes, 18-20 mai 1995), consacré au voyage.

Le séjour à Athènes ne dura que deux semaines, du lundi 22 avril au lundi 6 mai. Tels des touristes de notre époque pressés par le temps, nos «curieux et savants» arpentent la Cité dans tous les sens; ils repèrent les monuments, les identifient, en font des croquis; ils rendent visite aux notables de la ville, Turcs et Grecs, se mêlent à la population, fréquentent les missionnaires capucins, montent éblouis sur l'Acropole, qui est encore intacte mais qui subit la présence d'une garnison turque fort nombreuse (pp. 176-355).

La Guilletière quitte Athènes le lundi 6 mai. Il embarque pour la Crète en compagnie d'Osman qui part rejoindre les troupes ottomanes. Ainsi le désir de notre auteur de vivre le siège de Candie et de connaître de près la puissance des Turcs nous offre la dernière partie de l'ouvrage (pp. 355-456), qui décrit «l'estat present de l'empire des Turcs, contenant la vie du sultan Mahomet IV, le Ministère de Coprogli Achmet Pacha, G. (rand) Vizir, et son Campement devant Candie».

Voilà donc un résumé aussi succinct que possible du récit de voyage *Athènes ancienne et nouvelle* par le Sieur de La Guilletière¹. La valeur de l'ouvrage réside dans les cent quatre-vingts pages du milieu (pp. 176-355) qui décrivent Athènes ancienne et nouvelle avec force détails et une grande compétence apparente. Or c'est dans ces pages que se trouve inséré (pp. 231-249) un étrange discours consacré à la défense des Grecs modernes.

L'auteur nous explique la raison et les circonstances de sa présence en cet endroit. L'après-midi du dimanche 28 avril, alors que nos voyageurs s'apprétaient à aller visiter l'antique Académie, le janissaire qui leur servait de guide leur proposa de visiter l'école de la ville. Celle-ci était constituée d'une trentaine d'élèves et tenue par un modeste maître d'école, artisan de son métier et marié. La visite devait être préparée d'avance, puisque le maître «envoya querir deux Calogers de ses amis» [...], qui «passoient pour les deux plus habiles hommes de la Grece» (p. 234)². Tout en

1. *Athenes ancienne et nouvelle, et l'estat present de l'empire des Turcs, contenant la vie du Sultan Mahomet IV. Le Ministère de Coprogli Achmet Pacha, G. Vizir, et son campement devant Candie. Avec le Plan de la Ville d'Athenes. Par le Sr. de La Guilletiere. A Paris, chez Estienne Michalet, 1675.* Nous avons utilisé la seconde édition, parue dans la même année, à laquelle nous faisons les renvois. Pour les citations nous avons respecté scrupuleusement l'orthographe de l'édition, mais celle-ci est la même dans les deux autres éditions.

2. Les renseignements fournis par l'auteur sont quelque peu contradictoires. Après le départ du janissaire, le maître d'école «envoya querir deux Calogers de ses amis qui s'entretenrent avec nous. Ils passaient pour les deux plus habiles hommes de la Grece, et le Maistre d'école nous en avoit exagéré le merite» (p. 234). Mais plus loin: «Nous connumes bien que nostre officieux Janissaire l'avoit fait trouver là (Damaskinos) tout exprès pour nous fournir

se félicitant de la méthode ingénieuse employée par le maître et pendant qu'ils goûtaient aux mets délicieux préparés par son épouse, nos savants ne peuvent s'empêcher de comparer la situation présente avec celle de la gloire passée et de poser des questions pour savoir si leurs hôtes avaient conscience de ce passé glorieux et s'ils connaissaient encore leurs illustres ancêtres. Au début, le maître d'école et les deux caloyers font les pitres, en répondant de travers aux questions des étrangers à la grande stupéfaction de ceux-ci (pp. 231-238)³.

«A la fin» cependant, «notre Caloger levant tout-à-fait le masque [...], Je me moque de vos Alcibiades, et de vos Olympodoros, dit-il, avec véhémence; Qui s'attendroit à leur bravoure, et à la sagesse de Phocion pour notre subsistance, seroit plus fol que Socrates n'a été sage. Il ne vient pas un seul Franc à Athènes, qui voyant l'estat du pays si différent de ce qu'il estoit, ne déplore nostre condition, qui ne témoigne de la douleur de voir une Ville si celebre, usurpée par des Barbares, et qui par un zele pieux, ne crie contre l'ambition qui anime vos Princes à se déchirer l'un l'autre, au lieu de se liguier à nostre faveur, autant que pour leur interest, contre les armes des Infidelles. C'est le sentiment, et le discours ordinaire de tous les Voyageurs que nous voyons» (p. 238).

Le caloyer, appelé Hyero-Monakos Damaskinos, entreprend alors une réfutation en règle du discours tenu par les voyageurs francs. Mais son fervent plaidoyer en faveur des Grecs modernes acquiert une importance particulière du fait qu'il s'appuie sur un discours idéologique autrement significatif dans la bouche d'un religieux grec en ce dimanche 28 avril 1669.

«L'Apologie du Caloger» est divisée en deux parties: celle qui est consacrée aux «exercices de paix», c'est-à-dire aux faits culturels, et celle qui traite des «exercices de guerre». Tout en laissant de côté une foule de menus détails⁴, nous allons reprendre mot pour mot les arguments principaux de Damaskinos. Dans un premier temps, nos remarques seront ré-

un amusement qui fust selon nostre gout» (pp. 248-249).

3. Cependant, lorsque Damaskinos termina son discours, nos savants voyageurs n'eurent qu'admiration pour l'éloquence et le bon sens de l'orateur: «Figurez-vous, si vous le pouvez, l'étonnement que nous donna cette Apologie des Grecs, et combien nous fusmes surpris d'entendre dire de si bonnes choses à un homme que nous avions pris pour une statuë. Il humilia nostre troupe de Sçavants, qui luy demanderent pardon de l'injustice qu'ils avoient faite au merite de la nouvelle Grèce» (p. 248). La suite du texte (pp. 248-249) constitue un éloge fervent de Damaskinos et de son savoir.

4. Par exemple, toute cette admirable mise en scène où il est question de la méthode d'enseignement utilisée par le maître d'école, de l'épouse et de la maison de celui-ci, des mets dégustés, de la discussion sur le vin et le pain fabriqués en Attique, ou bien sur Olympiodore, Thrasibule, Harmodius et Aristogiton. Il en est de même de la mise en scène qui suit la fin du discours.

duites à l'indispensable. La seconde partie de notre étude aura pour objet de situer l'idéologie exprimée par ce discours dans le cadre idéologique général de l'époque et de voir dans quelle mesure de tels propos pouvaient être conçus et prononcés par un hiéromoine grec au moment le plus décisif de la guerre de Crète.

«Les demy-sçavants de vos Quartiers se moquent de nostre ignorance; mais ont-ils raison?» (p. 238), demande Damaskinos. Et de répondre aussitôt: «Nous ne nous sommes pas contentez de vous communiquer dans le vieux temps, les lumieres des plus belles sciences. Quand il vous est arrivé d'oublier ce que vous teniez de Platon, d'Aristote, d'Epicure, et du reste de nos Anciens, nous avons eu la bonté de vous envoyer pour la seconde fois, sur le milieu du quatorzième siecle, le sçavant Argyropoulos, Theodore Gaza, George de Trapezunte, George Gemisto, et Antonicus⁵. Vous paraissez surpris maintenant; et pour qui prenez-vous les Atheniens? Pour achever de vous confondre, je garde pour le dernier le pauvre, mais illustre Caloger Bessarion, qu'un de vos Papes fit Cardinal» (p. 239)⁶.

Ainsi donc, toutes leurs belles sciences, les Francs les doivent aux Grecs. Mais la chose la plus étonnante est d'entendre un religieux grec de la seconde moitié du XVIIe siècle parler de la contribution des intellectuels grecs à la Renaissance européenne et citer quelques noms parmi les plus illustres d'entre eux, même si les dates ne sont pas exactes. Mais notre étonnement se fait plus grand dans la suite du raisonnement.

«Je ne voudrais pas jurer», dit-il encore, «qu'avec tout vostre caquet Latin, vous eussiez jamais oüy parler de cette circonstance. Apprenez donc encore ce détail. George Gemisto estoit Philosophe Platonicien, et Georges Trapezuntin, Philosophe Peripateticien [...]. Aussi Georges Trapezuntin écrivit contre la doctrine de Platon⁷, et je ne doute pas que son merveil-

5. Il s'agit bien sûr d'Andronikos Kallistos.

6. Pour la contribution des Grecs à la Renaissance européenne voir entre autres: D. J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice*, Cambridge Mss, Harvard University Press, 1962; trad. grecque K. Γιαννακόπουλος, *Ἑλληνες λόγιοι εἰς τὴν Βενετίαν*, Ἀθήναι, Φέξης, 1965; N. G. Wilson, *From Byzantium to Italy*, Oxford 1992; trad. grecque: *Από το Βυζάντιο στην Αναγέννηση*, Ἀθήνα, Νέα Σύνορα, 1994. M. Manoussakas - C. Staïkos, *L'activité éditoriale des Grecs pendant la Renaissance*, Athènes, Ministère de la Culture, 1989. A. Argyriou, «Les Byzantins émigrés en Europe à l'époque de la Renaissance et leur contribution à la découverte des docteurs de l'Eglise grecque», in *ΒΟΥΚΟΑΕΙΑ*, mélanges offerts à B. Bouvier, Paris, Les Belles Lettres, 1995, pp. 123-136. Ces travaux fournissent une riche bibliographie.

7. L'orateur fait sûrement allusion au traité de Georges de Trébizonde *Comparationes phylosophorum Aristotelis et Platonis a Georgio Trapezuntio*, Venise 1523. Voir E. Legrand, *Bibliographie hellénique ... aux XVe et XVIe siècles*, III, 284-290, Paris 1903. Voir aussi J. Monfasan, *George of Trebizond. A Biography and Study of the Rhetoric and Logic*, Leiden, 1976.

leux Ouvrage ne soit tombé entre vos mains, et qu'il ne soit la principale cause qui vous a fait recevoir depuis peu Aristote dans vos Ecoles» (pp. 239-240).

En effet, comment interpréter le fait que l'orateur, qui semble si bien connaître le mouvement de la Renaissance italienne, située à une époque tardive des débuts de l'aristotélisme et de la scolastique en Occident⁸? Mais à cet endroit aussi le plus étonnant est de voir un élève, même indirect, de Théophile Corydalée se montrer particulièrement hostile à l'égard d'Aristote et de la modernité. Car voici la suite de son raisonnement.

«Depuis que vous avez chassé Platon de vos Ecoles, pour y établir Aristote, combien y a-t-il eu de vos Docteurs Scholastiques, qui ont voulu faire de la Philosophie de ce Peripateticien, le fondement de la Doctrine Chrétienne, en laissant l'Écriture, et revoquant toutes choses en doute, jusqu'à mettre en question s'il y a un Dieu, et à le disputer?» (p. 241)⁹.

Bien que les Grecs n'aient pas «cét entêtement pour ces Philosophes» (p. 241), Damaskinos se plaît à faire remarquer que la philosophie est toujours cultivée dans son pays. «Venez à Constantinople», dit-il à ses interlocuteurs, «venez à Sinopi, fameux Port de la Mer Noire; vous y verrez des Professeurs de Philosophie, qui feroient leçon aux vôtres dix ans durant. Par modestie, je ne vous parlerey point de ceux qui sont à Athènes; vous prendrez langue. Mais on tient des Ecoles ouvertes dans les trois Villes que je vous nomme» (p. 240)¹⁰.

Mais la préférence de l'orateur va pour un autre type d'enseignement, car il continue: «Pour les autres Villes de la Grece, on n'y veut plus d'autre science que celle qui enseigne à mépriser les choses de la Terre, et à pour-

8. On pourrait certes admettre que l'orateur se trompe quant aux dates. Mais l'explication la plus plausible est que l'auteur du discours cherche à «brouiller les pistes», en feignant de ne pas bien connaître l'histoire culturelle de l'Europe. Voir aussi ci-après nos autres remarques sur le même sujet.

9. Voir aussi la suite des propos. En fait le but de l'auteur n'est nullement de défendre le «platonisme orthodoxe» contre l'«aristotélisme occidental», puisque toute la théologie occidentale était fondée sur la scolastique thomiste, donc sur l'aristotélisme; son but est de dénoncer, par la bouche d'un locuteur orthodoxe, le rationalisme et le positivisme de la pensée européenne qui reléguait la Révélation à une place secondaire.

10. Il est vrai que l'enseignement de la philosophie occupe une place importante à la nouvelle Ecole patriarcale de Constantinople que dirige Alexandre Mavrocordatos (1665-1672) et où enseignent Germanos Lokros et Sevastos Kyminitis (Voir T. A. Gritsopoulos, *Ἡ Πατριαρχική Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή*, II, 33-38, Ἀθήναι 1971). Mais à Sinope ne fonctionne aucune école à cette époque. Quant à Athènes, ses intellectuels les plus connus sont Dimitri Benizelos, l'archevêque Anthime et les hiéromoines Damaskinos et Ezékiel Stefakis. La Guilletière nous en parle; Jacob Spon et d'autres voyageurs également. Mais ils assurent un enseignement privé, réservé à un tout petit nombre d'élèves. La seule école qui fonctionne à cette époque est celle visitée par nos voyageurs.

suivre celles du Ciel. Toute nôtre Philosophie ne doit s'attacher qu'à la connoissance, et à la detestation de nos vices, et nostre Theologie, qu'à l'Oraison. Le grand Apostre à qui nostre Ville doit sa conversion, n'insinuë autre chose dans nos coeurs, et c'est l'esprit et l'objet des sçavantes Epistres qu'il adresse aux Grecs¹¹. Pour vous autres, quel est le fruit de vostre éloquence artificieuse, et de ce tumulte confus de vos écoles, de ces vaines et opiniastres contestations de vos Docteurs, de ces chimeriques dissertations sur des matieres, que vous appelez curieuses, et que nous traittons de ridicules? La pluspart des questions de Phisique sont plutôt des contestations pour la curiosité que pour l'usage; en un mot des reflexions Metaphysiques contraires aux experiences. Elles ne servent qu'à envelopper la verité de mille nuages, au lieu de l'éclaircir; et les subtilitez du College sont toujours ou la source, ou l'appuy des heresies nouvelles, des sectes bizarres, des opinions monstrueuses, des ligues et guerres civiles, et des injustices du Barreau» (pp. 240-241)¹².

Il me semble que les choses apparaissent clairement. Le but évident de l'orateur dans cette première partie de son discours, «les exercices de la paix», est de démontrer que la Grèce orthodoxe tant décriée par les voyageurs occidentaux possède et pratique une science supérieure à celle de l'Occident, car elle est tournée vers les choses du ciel, enseigne la vertu, incite à la prière, promeut la paix. Quant aux Francs, tout ce qu'ils possèdent en matière de sciences, ils le doivent aux Grecs. Mais leur savoir les conduisit à des résultats désastreux pour l'homme, car ils firent de mauvais choix et un usage pernicieux de leurs connaissances¹³.

Toutefois ce discours n'est ni nouveau ni original. Il exprime le courant de pensée conservateur, celui qui, attaché à la doctrine et à la tradition orthodoxes de manière inconditionnelle, rejette sans discussion ni nuance aucune tout ce qui pourrait venir de l'extérieur ou apparaître comme tel. Tout au plus pourrions-nous faire remarquer qu'il est formulé avec une étonnante clarté et ceci un siècle avant le siècle des Lumières grecques et quelque cinquante ans avant la formation de la pensée phana-

11. Le jugement porté sur la nature de l'enseignement grec est juste dans son ensemble, mais ces remarques ne sont formulées que pour mieux faire ressortir le réquisitoire contre les sciences occidentales.

12. Ces propos à l'adresse des sciences européennes modernes ne pouvaient être formulés et tenus que par un intellectuel occidental, adversaire de la modernité, c'est-à-dire appartenant au courant de pensée catholique conservateur.

13. Voir également les notes 9 à 12. Aussi l'auteur du discours réussit-il un «tour de passe-passe» admirable: par un savant dosage d'éléments corrects et erronés, il arrive à mettre dans la bouche d'un religieux orthodoxe son opinion propre sur les sciences occidentales modernes.

riote. Par contre, il y aurait lieu d'insister sur le fait que ce discours est censé être prononcé par l'hieromoine Damaskinos, un élève indirect de Théophile Corydalée, qui enseigne la philosophie à Athènes¹⁴. Il est à noter également que cette partie du discours est construite avec des matériaux que nous ne rencontrons pas souvent dans ce genre de textes et que l'orateur fait montre d'un surprenant mélange de connaissances précises et d'erreurs graves pour ce qui concerne l'histoire culturelle de l'Occident.

Mais, avant de tenter une quelconque explication, voyons d'abord la seconde partie du discours qui s'avère beaucoup plus intéressante que la première du point de vue idéologique.

14. La personnalité de Damaskinos est difficile à cerner avec les renseignements à notre disposition. Pour La Guilletière, Damaskinos qu'«on faisait passer pour le plus spirituel» (p. 235), parlait «la langue Grecque litterale, la Turque, la Latine et l'Italienne» (p. 249); il était «l'un des trois professeurs qui expliquent en public la Théologie et la Philosophie dans Athenes» (p. 249); il était «Grand Vicair de l'Archeveque» (p. 271). Cependant le père Babin, qui visita Athènes à la même époque, en donne une image différente: «Il faut pourtant avouer qu'il y a encore des marchands Grecs riches de plus de cinquante mille écus. Et pour ce qui est de la science, j'y ay vu un Religieux Grec (qui pourrait bien être Damaskinos), qui savoit un peu le Latin. Il y en a d'autres sans parler de l'Archeveque qui savent le Grec litteral. L'Eloquence ni la Philosophie n'en sont pas entièrement bannies, et j'y ay parlé au Signor Dimitry Beninzeles, qui ayant appris l'un et l'autre dans l'Estat de Venise, en faisoit des leçons dans sa patrie, à deux ou trois Auditeurs seulement, tout le monde s'occupant maintenant à ramasser un peu d'argent, qui tombe enfin presque tout dans les mains des Turcs» (*Relation de l'estat présent d'Athenes*, Lyon 1674, pp. 54-55). Le médecin Jacob Spon, qui avait été fort intrigué par le discours de Damaskinos, avait voulu savoir davantage sur son auteur. A Zante, il rencontre Dimitri Benizelos qui lui apprend que l'«Hieromonachos Damaskinos était mort depuis peu à Athènes». Et de noter aussitôt: «De quoi nous fûmes fâchés, après avoir vu son éloge dans le Livre d'Athènes ancienne et moderne. Il n'était pourtant proprement que Maître d'Ecole, mais dans un pays où il n'y a guère que des ignorants, il ne faut pas être beaucoup savant pour faire quelque bruit» (I, 152).

Benizelos assura encore Spon que l'higoumène de Cyriani (Καισαριανή), Stefakis (Ezékriel), «était un génie bien plus élevé (que Damaskinos) et que nous trouvions en lui ce que nous avions cherché en l'autre» (II, 227). Une fois à Athènes, Spon va à la recherche de la maison et de l'église de Damaskinos. Et il note: «Il n'y a aussi aucune marque d'antiquité dans les appartements ni dans l'église du Caloyer Damaskinos mort depuis deux ou trois ans. Il était très honnête homme, néanmoins il n'avait pas la qualité de Grand Vicair de l'Archevêque, dont il n'était que le simple Secrétaire, et il enseignait aussi la jeunesse. Il n'a pas laissé de Bibliothèque considérable, et l'Archevêque nous dit que les manuscrits que le Caloyer avait, étaient des siens qu'il lui avait prêtés» (II, 222). D'autre part, parmi les élèves de Giannoulis d'Etolie, Anastasios Gordios mentionne un certain Damaskinos Eunouchos (*Bibliotheca Medii Aevi*, III, 478) que N. Philadelphus (*Ιστορία τῶν Ἀθηνῶν ἐπὶ Τουρκοκρατίας ἀπὸ τοῦ 1400 ἕως τοῦ 1800*, Ἀθήνα 1902, II, 189), à la suite de D. Kambouroglou (*Ιστορία τῶν Ἀθηναίων. Τουρκοκρατία*, III, 212-221), pense pouvoir identifier avec notre hieromoine Damaskinos. Ainsi Damaskinos serait-il un élève indirect de Théophile Corydalée. Voir aussi P. Vassileiou, *Εὐγένιος Γιαννούλης ὁ Αἰτωλός*, Ἀθήνα 1957, p. 74. Quoi qu'il en soit, le discours que l'on avait prêté à Damaskinos lui avait valu en Occident une renommée bien supérieure à ses mérites.

«Mais après avoir parlé de nos exercices de paix, voyons si nos exercices de guerre ont prévalu sur les vôtres», dit Damaskinos en préambule, pour ajouter aussitôt: «Ne remontons pas jusqu'aux vieux siècles. De ce côté-là vous ne nous disputez rien» (p. 242). La démonstration va donc être centrée sur une période plus récente, celle qui commence avec les Croisades et les guerres contre les Turcs. Quant aux exemples choisis, ils ont pour objectif de dénoncer la duplicité, la lâcheté, la trahison et la barbarie des armées de la chrétienté occidentale¹⁵. Aussi l'orateur aboutit-il à cette conclusion: «La valeur de notre Nation n'a point dégénéré» (p. 245). Or l'hiéromoine Damaskinos va ériger cette affirmation en édifice idéologique particulièrement intéressant. Son argumentation, qui est construite par étapes successives ascendantes, cherche à démontrer que la nation grecque n'est pas celle que les Occidentaux perçoivent et dénoncent, mais une autre, laquelle, tout en n'étant pas encore parachevée, est quand bien même supérieure à celle des Francs. Mais voyons d'abord les quatre arguments majeurs sur lesquels repose l'idée que l'orateur se fait de la nation grecque.

(1) «Ne sont-ce pas des soldats Grecs qui battent encore aujourd'hui vos Troupes, et qui s'assujettissent vos Provinces? Car vous ne niez pas que les Armées Othomanes ne soient composées d'Enfants de tribut qu'on leve chez nous, et à qui le nom de Jannissaires n'ôte pas les droits de la naissance Grecque, et ne détruit point la force de l'air natal» (p. 245).

(2) «Et de quel pays est le Grand Seigneur depuis tant de générations que la Maison Othomane s'est établie à Constantinople, et que le plus souvent des Filles Grecques luy ont donné des Héritiers? Il ne faut pas aller plus loin: L'Hunkiar Azaki, ou première Sultane de l'Empire, qui est maintenant l'unique objet des amours de Mahomet IV et Mere du petit Prince que nous regardons aujourd'hui comme son successeur, est Grecque de

15. Les exemples cités sont: a) La défaite des armées navales franques «vers la bouche du fleuve Strymon quelque quatre cent soixante quatre ans auparavant» (1669-464=1205! Il s'agit probablement de la défaite infligée par Alexis Branas aux Normands à Mosynopolis et à Dimitritza en 1185). b) La prise de Constantinople par les Croisés (1204) «quinze ans après votre déroute au Strymon» (1205+15=1220! Même après la date exacte (1185), cela fait dix-neuf ou vingt ans et non pas quinze). c) «Les Genoï [...] fournirent à Murat I, il y a trois cent et huit années (1669-308=1361), les vaisseaux qui passèrent en Europe les Troupes Turques qui ont porté la guerre» (Murad I régna de 1363 à 1389 et occupa une bonne partie de la Thrace, mais la prise de Gallipoli, à laquelle est fait allusion ici, eut lieu en 1355). d) La Papauté fit tout pour mettre des obstacles aux luttes contre les Turcs de Scanderberg «notre unique Libérateur». e) «L'indigne accueil et le lâche traitement» réservé par les Occidentaux «au Prince Zizim, fils aîné de Mahomet II» (Il s'agit en fait de Djem, le fils cadet de Mehmet II, réfugié en Occident). Comme on le voit, tous ces faits historiques sont accompagnés d'éléments chronologiques ou autres erronés.

naissance. Elle fut prise au sac de Rethymno en Candie, il y a vingt et un ans» (p. 245)¹⁶.

(3) «Mesme je voy bien que vous ignorez ce que nos Historiens ont justifié, et entr'autres le celebre Georges Phranzès, lui qui s'est trouvé dans Constantinople, la derniere fois qu'elle a esté prise. C'est que les legitimes droits de la naissance appellent les Princes Othomans à l'Empire d'Orient, et ce n'est plus un effet de la Conqueste: car les Princes Turcs d'aujourd'huy descendent du sang des Empereurs de Grece par un Cadet de la Maison Imperiale, qui se retira pour quelque mécontentement, auprès des Sultans d'Iconium, où il se maria; et c'est de cette alliance que la Maison Othomane a tiré son origine» (p. 246).

(4) «Enfin nous ne sommes plus qu'un sang, et ces deux Peuples ne forment plus qu'une Nation. Il s'est fait d'eux et de nous ce qui s'est fait des Saxons et des Anglois, des Goths et des Espagnols, des Gaulois et des François: Et si Dieu permettoit que la Porte receust la foy Chrestienne, et qu'on vist abolir cette diversité de Religion, qui entretient parmy nous une difference irreconciliable de moeurs, nous pourrions dire avec verité que l'Empereur des Grecs est encore aujourd'huy plus puissant que n'ont esté les Empereurs de Constantinople» (pp. 245-246).

Et la conclusion:

«Ainsi les Grecs se peuvent faire honneur des victoires que la valeur et la conduite des Turcs a gagnées sur vous. C'est de la valeur des Turcs que je parle, car peut-estre n'estes vous pas de si mal habiles gens que de croire que tous ces avantages de vos ennemis soient le seul effet de leur bonheur. Assurément la Fortune n'est jamais si perseverante, à moins que le jugement n'ait sceu la fixer. Mais tant pis pour vous, s'il n'entre point de prudence dans la prosperité des armes Othomanes. N'estes-vous pas honteux de voir que la stupidité des Turcs prévale sur toutes les mesures de vostre rare Genie? Vous dites que Dieu vous veut chastier par les disgraces qui vous arrivent. Si vous le connoissez, corrigez-vous donc. Que n'appaisez-vous sa colere par vostre conversion? Mais vous n'en devenez guere plus sages, et nous serons toujours bien fondez à vous demander où est ce bel esprit et ce merite singulier qui vous élève au dessus des Grecs?» (pp. 246-247).

Nous reviendrons plus loin sur cette conclusion riche et éclairante. Quant aux quatre arguments majeurs, on pourrait les résumer de la manière suivante: l'armée ottomane est une armée grecque, puisqu'elle est

16. Plus loin, pp. 385-386, La Guilletière donne davantage de renseignements sur cette belle crétoise, enlevée près de Rethymnon en 1647.

formée de janissaires d'origine grecque; les souverains ottomans sont des souverains grecs également, car ils sont nés de mères d'origine grecque; ils occupent le trône de Constantinople légitimement, étant donné que la dynastie osmanli tire son origine du mariage d'un prince byzantin avec une princesse turque du royaume d'Iconium; les deux peuples, le peuple turc et le peuple grec, se sont fondus en un seul peuple et cette fusion sera parachevée le jour où les Turcs embrasseront la foi orthodoxe; ils formeront alors une nation puissante, plus puissante que la nation glorieuse de Byzance.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, la première partie du discours nous met en présence d'un religieux grec qui, jalousement attaché à la tradition orthodoxe, rejette avec force la tradition culturelle occidentale dans laquelle il ne reconnaît aucune valeur. La seconde partie du discours situe le problème au niveau de la politique. Notre religieux, traditionaliste et conservateur, apparaît alors comme un homme si favorable aux Ottomans qu'il finit par confondre la nation grecque et la nation turque. Mais où notre auteur est-il allé chercher ses divers arguments et comment pourrait-on situer son discours dans le climat idéologique de l'époque?

La thèse selon laquelle le «devşirme» (παιδομάζωμα, levée d'enfants) fut une institution de promotion sociale bénéfique aux populations chrétiennes de l'Empire ottoman est une thèse chère à l'historiographie turque contemporaine. A l'époque où le «πέδομαζωμα» était pratiqué, des musulmans cherchaient parfois à faire passer leurs enfants pour des enfants chrétiens. Mais ceux qui avaient à payer ce tribut du sang, c'est-à-dire les chrétiens des Balkans et d'Asie Mineure, ressentaient cette discrimination religieuse comme étant la plus douloureuse et la plus humiliante de leurs obligations envers l'occupant turc. L'arrachement de jeunes enfants à leurs familles était perçu comme un coup mortel que les Infidèles portaient à la Nation orthodoxe et on n'identifiait en aucun cas les janissaires à une armée grecque. Il y avait peut-être des orthodoxes désespérés qui percevaient cette pratique comme un moyen de promotion sociale, mais ils ne devaient pas être nombreux¹⁷.

17. Sur ce sujet voir: Y. L. Menage, «Devshirme», *EI*², 217-219 où on trouve une bonne bibliographie. Voir aussi: Ap. Vacalopoulos, «Προβλήματα της ιστορίας του παιδομαζώματος», in *Ἑλληνικά* 13 (1954) 274-293; Du même, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ*, I, 204-206 et II, 50-61; H. Inalczik, *Ἡ ὀθωμανική Αυτοκρατορία. Ἡ κλασική εποχή, 1300-1600* (traduction), Αθήνα, Αλεξάνδρεια, 1995, pp. 138-142; P. F. Sugar, *Ἡ Νοτιοανατολική Ευρώπη κάτω από την ὀθωμανική κυριαρχία* (traduction), Αθήνα, Σμίλη, 1994, pp. 119-127; C. Amantos, *Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων, Ἰστορία* 1954, I, 168-171; P. Wittek, «Devşirme and Shāri'a», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 7 (1995) 271-278.

Par contre, l'idée que dans les veines des souverains turcs (et de tous les hauts dignitaires) coulait du sang chrétien était une idée partagée par un grand nombre de gens, tant chrétiens que musulmans. Le mariage du prince Jean, fils aîné d'Isaac Comnène, avec la fille du sultan d'Iconium, n'était certes pas le seul mariage contracté entre les membres des familles souveraines byzantines et turques. Par ailleurs, tous les sultans avaient des épouses et des concubines chrétiennes dans leurs harems, eux-mêmes étant le plus souvent nés de mère chrétienne. Il en était de même des hauts dignitaires, quand ceux-ci n'étaient pas des convertis issus des rangs des janissaires¹⁸.

Au moment de la prise de Constantinople par les Turcs, l'idée selon laquelle la dynastie ottomane était apparentée à la dynastie byzantine était largement répandue. La *Chronique* du Pseudo-Sphrantzès¹⁹ et celle de Spandugino²⁰ en font état. Par la suite, on voit circuler des listes des empereurs de Constantinople sur lesquelles les sultans ottomans figurent tout naturellement à la suite des empereurs chrétiens, de même qu'on voit des chronographes grecs traiter l'histoire des sultans turcs comme la suite ininterrompue de l'histoire des empereurs chrétiens²¹. Mehmet II le

18. «Parmi les quarante-sept grands vizirs qui se succédèrent entre 1453 et 1623, cinq seulement étaient de souche turque. Parmi les autres on relève onze Albanais, onze Serbes, six Grecs, un Circassien, un Arménien, un Géorgien, un Italien et dix restant d'origine inconnue», R. Mantran, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 1994, p. 173. P. F. Sugar, op. cit., p. 46, donne une liste impressionnante d'épouses des sultans d'origine chrétienne. Mais le problème est beaucoup plus vaste et plus complexe; il a préoccupé nombre de spécialistes. Voir à titre indicatif: H. Gibbon, *The Rise of Ottoman Empire*, New York, 1916. Fuad Köprülü, *Les origines de l'Empire ottoman*, Paris 1935. P. Wittek, *The Rise of Ottoman Empire*, Londres, 1938. I. H. Uzuncarsili, *Kapuculu ocaclari*, Ancara 1943. G. G. Arnakis, *Οἱ πρόωτοι Ὀθωμανοί, Ἀθήναι* 1947. W. Langert - R. Blake, «The Rise of the Ottoman Empire and its Historical Background», *The American Historical Review* 37 (1932).

19. Le prince Jean, fils aîné d'Isaac Comnène, quitta le camp byzantin en pleine guerre et se réfugia à Konya (Iconium) en 1140. Plus tard, il devint musulman et épousa une des filles du sultan Masoud (1116-1156). «A l'époque de Mehmet le Conquérant, on prétendit que la dynastie des sultans ottomans tirait ses origines de la maison impériale des Comnènes» (B. G. Spiridonakis). Cf. Nicétas Choniata, pp. 42-43, 48-49 et 72 (éd. de Bonn). (Pseudo-) Sphrantzès, pp. 69-74 (éd. de Bonn). F. Chalandon, *Jean II Comnène (1118-1143) et Manuel II Comnène (1143-1180)*, Paris 1912, p. 179. B. G. Spiridonakis, *Grecs, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453: Quatre siècles d'histoire de relations internationales*, Thessalonique, IMXA, 1990, p. 196. M. Balivet, *Romanie byzantine et pays de Rûm turc*, Istanbul, Isis, 1994, p. 47.

20. «D'après Spandugino, Mehmet II a voulu créditer l'affirmation que les Ottomans descendent des Comnènes de Trébizonde, mais cette prétention n'a pu s'imposer», R. Mantran, op. cit., p. 30. Le texte de Th. Spandugino in C. Sathas, *Documents inédits ...*, IX, 138-261, Paris 1890.

21. C'est par exemple le cas de l'*Historia politica Constantinopoleos* éditée par M. Crusius mais aussi de presque toutes les *Chronographies* post-byzantines. A titre d'exemple: le codex n° 364 de la Bibliothèque Nationale d'Athènes contient un *Χρονικόν σύντομον ἀπὸ Κωνσταντινίου*

Conquérant avait même pensé pouvoir tirer parti de la possibilité de se présenter comme le successeur légitime des empereurs byzantins, légitimité fondée sur l'existence de liens de sang entre les deux dynasties²².

Par ailleurs, tout le monde savait à cette époque que Mehmet II était né de mère chrétienne et que celle-ci lui avait donné une éducation chrétienne. De plus, le vif intérêt que le Conquérant manifestait pour la foi chrétienne faisait courir le bruit que le souverain turc, ou bien était déjà chrétien ou bien envisageait sérieusement sa conversion. Ces espoirs n'étaient pas seulement populaires; ils étaient partagés par certains intellectuels et hommes d'Eglise également. Ainsi, par exemple, Georges de Trébizonde²³ et le pape Pie II²⁴ avaient adressé de longues *Lettres* au Conquérant. L'un lui proposait le baptême et l'autre la convocation d'un concile islamo-chrétien qui déciderait de la fusion entre les deux religions et les deux nations. De même voyaient-ils dans la fusion de la nation turque et de la nation byzantine le moyen le plus sûr pour revivifier l'Empire oriental ou, plus précisément, pour créer un empire nouveau, puissant et glorieux, un empire dans lequel la sève juvénile de la nation turque viendrait revigorer le vieil arbre de la nation grecque. Cette idée ne disparaît pas par la suite; même à un état latent, elle traverse toute la période ottomane.

Il convient de noter également que pendant les quatre ou cinq siècles de la domination ottomane la cohabitation entre chrétiens et musulmans fut une réalité quotidienne. Dans les villes aussi bien que dans les campagnes, chrétiens et musulmans vivaient ensemble, échangeaient leurs marchandises et les fruits de leur labeur, partageaient les mêmes contraintes de la vie, supportaient ensemble les affres de la guerre et les calamités naturelles, prenaient part aux joies et aux peines les uns des autres. Pour des raisons certes différentes, il portaient tous un grand intérêt aux affaires de l'Etat et aux destinées de l'Empire. Le fossé entre les deux com-

τοῦ Μεγάλου ἕως τοῦ Μουράδ Δ΄; à la fin du codex n° 701 de la même Bibliothèque on lit un Πίναξ χρονολογικός τῶν Χριστιανῶν καὶ Τούρκων Βασιλέων; le codex n° 48 du Parlement Hellénique contient un Κατάλογος Χριστιανῶν καὶ Τούρκων Βασιλέων.

22. Pour Mehmet II se référer à l'ouvrage de F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son époque*, Paris, Payot, 1954, notamment au dernier chapitre.

23. La *Περὶ τῆς τῶν χριστιανῶν πίστεως πραγματεία* de Georges de Trébizonde fut publiée par G. Zoras, *Γεώργιος Τραπεζούντιος καὶ αἱ πρὸς ἑλληνοτουρκικὴν συνεννόησιν προσπάθειαι αὐτοῦ*, Ἀθήναι 1954. Nouvelle édition et traduction française par A. Th. Khoury, *Wurzburgen Forschungen zur Missions und Religion-wissenschaft. Corpus islamo-christianum. Serie graeca*, 1, Altenberge, Cis Verlag, 1987. Voir aussi les deux articles de A. Th. Khoury in *Proche-Orient Chrétien* 18 (1968) 326-340 et 19 (1969) 17-31.

24. La *Lettre* du pape Pie II à Mehmet II fut publiée et étudiée par G. Toffanini, *Lettera à Maometto (Epistula ad Mahumeten) di Pio II (Enia Silvio Piccolomini)*, Naples 1953.

munautés était cependant grand et profond, et toutes deux avaient la claire conscience d'appartenir à deux mondes différents, à deux nations irréconciliables.

Ce bref commentaire des quatre arguments principaux montre à l'évidence que, dans la seconde partie de son discours également, l'orateur n'apporte aucun élément nouveau ou original. Ce qui nous frappe, ce qui rend ses propos singulièrement intéressants du point de vue idéologique, c'est le fait que l'orateur réunit ces divers éléments en une suite cohérente, qu'il les expose avec une clarté et une conviction étonnantes. Et il le fait au moment même où la guerre de Crète connaît sa dernière phase, qui est la plus difficile et qui ébranle les esprits des trois parties engagées dans le conflit: les Occidentaux, les Turcs et les Grecs.

La guerre de Crète était le dernier grand affrontement entre les Turcs musulmans et la Chrétienté occidentale. «L'on a mis en usage tout ce que l'opiniâtreté et le désespoir, la valeur et le désir de la gloire ont pu inventer pour attaquer ou pour défendre la place de l'Europe la plus importante à l'un et à l'autre pays», note le voyageur Du Gros²⁵. L'île de Crète devenait le champ de bataille symbolique des deux mondes et des deux idéologies. La Chrétienté se bat contre l'Islam et la victoire de l'un sera considérée comme la défaite de l'autre et vice versa²⁶. Ainsi, après la prise de Candie, les Turcs prétendirent avoir vaincu la Chrétienté tout entière.

Pour les Grecs, la guerre de Crète entraîna un surplus de contraintes et de vexations. Les uns cherchèrent alors à échapper à leurs souffrances en embrassant l'islam, tandis que les autres faisaient reposer leurs espoirs sur l'aide et la victoire des Occidentaux. Des insurrections éclatèrent par endroits, comme, par exemple, dans le Magne. L'archevêque de Chypre, Nicéphore, écrivit au doge de Venise pour lui demander d'aider les Chypriotes à se débarrasser des Turcs²⁷. Au moment où notre hiéromoine est censé prononcer son discours, un autre hiéromoine, athénien lui aussi, nommé Daniel et travaillant en Moldavie pour le compte du roi de Suède, écrit à ce dernier: «Il n'existe de chose plus agréable et plus douce que la liberté, comme il n'existe de chose plus dure pour l'homme que l'esclavage. Or il n'y a pas un peuple au monde que le peuple grec à endurer un aussi long et aussi lourd esclavage. Opprimés et maltraités, les Grecs prient Dieu

25. Joseph Du Gros, *Histoire du voyage et du siège de Candie* (préface), Lyon 1669; cité par Ap. Vacalopoulos, op. cit., III, 523.

26. Ap. Vacalopoulos, op. cit., p. 513.

27. Lettre publiée par C. D. Mertzios in *Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 33 (1958) 253. Voir aussi Ap. Vacalopoulos, op. cit., III, 509. A noter que l'archevêque Nicéphore propose de placer l'île de Chypre sous le Gouvernement vénitien.

de les libérer de leur esclavage, comme il avait fait jadis avec le peuple hébreu qu'il avait sorti d'Égypte»²⁸.

Cependant, la politique religieuse inaugurée par le sultan sur l'île contraste fortement avec celle que la Papauté pratiquait depuis des siècles: elle dispose l'Église favorablement à l'égard des Ottomans. Selon Antoine Galland²⁹, secrétaire du marquis de Nointel, le métropolite de Paronaxie demande à l'ambassadeur français de le faire embarquer pour échapper au courroux du patriarche qui, gagné entièrement à la cause des Turcs, prie pour la victoire des armes infidèles. Mais selon un autre voyageur de l'époque, l'Anglais John Covel (1670)³⁰, le métropolite de Paronaxie était un papiste convaincu qui, avec la complicité de ses compères et des missionnaires catholiques, complotait contre le patriarche et cherchait à le renverser pour prendre sa place.

La situation idéologique était donc fort compliquée. L'exemple le plus caractéristique de cette complexité idéologique est peut-être celui de Panayotis Nikoussios³¹. Ses interlocuteurs musulmans lui faisant remarquer que les sciences islamiques sont supérieures à celles des orthodoxes, Nikoussios répond que les sciences modernes de la Chrétienté occidentale ont laissé bien derrière elles les sciences que les musulmans avaient héritées des Grecs anciens. Ainsi Nikoussios, ce grand commis et grand favori du sultan, le premier à être élevé au poste de Grand Drogman de la Sublime Porte, a-t-il conscience d'appartenir au monde chrétien dans le sens le plus large du terme. Et lorsque les musulmans l'y poussent il défend avec grande conviction et au risque de sa vie la foi chrétienne. Or cela ne l'empêche pas de négocier la reddition de Candie à l'avantage des Ottomans.

Un autre exemple, tout aussi significatif, est celui d'Eugénios Gianoulis d'Étolie, condisciple de Nikoussios auprès de Mélétiος Syrigos à Cons-

28. Cité par Ap. Vacalopoulos, op. cit., III, 507. Sur l'hiéromoine Daniel voir B. Knös, «Un délégué grec au service de la diplomatie suédoise au XVII^e siècle», *Hellénisme Contemporain*, 2^e série, 4 (1956) 418-454.

29. Antoine Galland, *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople*, Paris 1881; l'épisode est reproduit par C. Simopoulos, *Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα: 333-1700*, I, 668, Athènes 1972.

30. John Covel, *The Diaries of Dr John Covel*, Londres 1893; l'épisode est cité par C. Simopoulos, op. cit., pp. 644-645.

31. La *Διάλεξις Παναγιωτάκη τοῦ Μαμωνᾶ μετὰ τινος Βασιλῆ ἐφέντη μουσουλμάνου διδασκάλου τῶν Τούρκων* fut publiée par I. Sakkelion, d'abord dans *Πανδώρα* 18 (1868) 361-371, puis dans *ΔΙΕΕ* 1890, pp. 1-39. Une grande partie du texte fut traduite en français par Lacroix et inséré dans son ouvrage *État présent des Nations et Églises grecque, arménienne et maronite en Turquie*, Paris 1715. Le texte de la *Dialexis* fut rédigé entre 1672 et 1680, après la mort de Nikoussios.

tantinople et élève de Théophile Corydalée à Athènes. La publication récente de sa correspondance³² nous révèle toute l'ampleur de cette complexité idéologique. Homme d'Eglise au service d'un peuple opprimé, Giannoulis souffre profondément à cause de la situation d'extrême misère dans laquelle vit la Grèce pendant la guerre de Crète. Pour lui, le pouvoir turc est une «tyrannie ennemi de Dieu», «la cruauté des tyrans», «le grand chef des barbares», «le gouverneur des forces barbares», etc. De même fait-il l'éloge de l'administration vénitienne de l'Eptanèse qui accueille avec bonté les misérables réfugiés du continent grec. Mais en même temps Giannoulis reconnaît que les Turcs, tout en exigeant de lourds impôts et en infligeant des vexations humiliantes, laissent les chrétiens vivre et pratiquer leur foi librement, ce qui n'est pas le cas des Papistes. Et d'employer cette image éloquente: les coups portés sur le corps du serpent ne sont pas mortels aussi forts soient-ils; le seul coup mortel est le coup porté sur la tête. Les Turcs infligent aux orthodoxes des sévices corporels et matériels, tandis que les Latins visent toujours à la tête, c'est-à-dire leur âme et leur foi³³.

Ces quelques exemples illustrent bien l'ambivalence idéologique dans laquelle vivent les Grecs au moment de la guerre de Crète. Une ambivalence qui contraste fortement avec la cohérence et la clarté idéologique du discours de Damaskinos. Mais l'hiéromoine Damaskinos est-il vraiment l'auteur de ce discours?

Jusqu'à présent, notre exposé s'est intéressé au contenu idéologique du discours uniquement, sans se poser le problème de son auteur. Dans certaines de nos notes cependant (n^{os} 8-16), nous avons tenté une seconde lecture de ce même contenu idéologique, partant de l'idée que son auteur pouvait être un intellectuel occidental, religieux ou non, appartenant au courant catholique conservateur. Nous y reviendrons dans notre conclusion. Pour le moment, il nous faut voir ce que l'ouvrage lui-même ainsi que les lecteurs de cette époque-là nous disent à ce sujet.

Le récit de voyage *Athènes ancienne et nouvelle* parut en 1675 et connut une seconde édition dans la même année tandis qu'une troisième édition voyait le jour l'année suivante (1676)³⁴. Dans la préface de la se-

32. *Εὐγενίου Γιαννούλη τοῦ Αἰτωλοῦ Ἐπιστολές*. Edition critique faite par I. E. Stefanidis et Niki Papatriantaphyllou-Théodoridi, Thessalonique 1992. Voir en particulier pp. 136, 201, 244 et 288.

33. *Ibidem*, pp. 296-297.

34. Nous n'avons pas pu consulter la première édition, mais la troisième est en tout identique à la seconde, à l'exception d'un bref passage de la préface, où il est question de cette troisième édition parue dix-huit mois après la première. Dans la préface de *Lacedemon ancienne et nouvelle* Guillet promet que «si les Observations de La Guilletiere continuent de

conde édition, reproduite in extenso dans la troisième, il est précisé que La Guilletière, né en Auvergne, est le frère du lettré André Georges Guillet qui avoue être le complice de son frère dans la rédaction de l'ouvrage: «Ne vous imaginez pas qu'il (La Guilletière) m'ait envoyé le détail de toutes les Remarques anciennes que vous trouverez icy. Il luy manquoit en ce pays-là des Livres que j'ay consultez à Paris; et j'avoué de bonne foy que mon plus grand secours m'est venu des Volumes de Meursius» (préface, p. 13).

Par ailleurs, présentant les réactions des lecteurs, Guillet avait prié l'éditeur «de recevoir et même de demander des Observations, non seulement aux personnes éclairées, mais encore aux Esprits chagrins, et aux Critiques Atrabilaires, qui font profession de se déchaîner contre les Livres nouveaux» (préface, pp. 4-5). Les réactions n'ont effectivement pas tardé à se faire jour. «La plus frequente objection que l'on m'ait faite regarde le Discours *direct* que prononce Hyero-Monakos Damaskinos pour la Deffence des Grecs modernes. On vouloit que La Guilletiere y parlast en tierce Personne, et on a dit que ces sortes de Discours rapportez mot pour mot, ne sont ny naturels, ny vrai-semblables» (préface, p. 6). Au milieu d'une longue dissertation (préface, pp. 6-11) sur les mérites réciproques du discours *direct* et du discours *oblique* où La Guilletière est comparé à Thucydide, à Tite-Live et à «quelques autres excellents Historiens», son frère nous fournit deux renseignements précieux: «Hyero-Monakos Damaskinos s'estoit déjà servi plusieurs fois de cette Apologie des Grecs modernes contre les Voyageurs qu'il vouloit confondre: Il l'avoit en écrit, et en donna une Copie à La Guilletiere, qui n'a fait que la traduire en François» (préface, p. 8)³⁵. «Enfin il seroit glorieux à La Guilletiere de laisser croire qu'il a eu l'esprit d'inventer cette Apologie, mais il est de bonne foy, et nous la

plaire au public, on pourra donner dans peu de temps le reste du Voyage de la Grece, et particulièrement la Description de Delphes et celle du Mont Parnasse, en gardant toujours la comparaison des siecles opposez. Ces deux Lieux remarquables ont encore de quoy soustenir leur ancienne reputation. Les *Didachai* ou Saintes Predications des Calogers de Delphes, peuvent être opposées avantageusement aux Oracles qui s'y prononçoient; Et les *Tragoudis*, ou chansonnettes du Grec Vulgaire, qui retentissent aujourd'huy dans les bourgades du Parnasse, et dans les grottes de l'Helicon, ne seront peut-être pas indignes d'être comparées avec les poèmes excellents de l'Antiquité». Cet ouvrage n'a pas vu le jour.

35. A force de donner des détails afin de convaincre ses lecteurs, Guillet finit par tomber dans la contradiction. Ainsi, par exemple, «Damaskinos parle la langue Grecque litterale, la Turque, la Latine et l'Italienne; il luy échappa mesme quelque chose de la Françoisé, et il en retient force mots de la conversation du Pere Simon» (p. 249). Cependant, lorsque nos voyageurs désirent commenter entre eux les inepties des deux moines, ils parlent en latin pour ne pas être compris. D'autre part, La Guilletière nous dit que la conversation entre les deux calogers et les voyageurs se faisait en italien. Dès lors, faut-il conclure que le discours fut prononcé en cette langue et que de l'italien il fut traduit en français? Voir aussi ci-devant, note 14, les propos du père Babin.

donne comme on la luy a donnée» (préface, p. 11).

Cependant certains voyageurs et hommes érudits de l'époque avaient contesté la véracité de toutes ces affirmations, au point même de nier l'existence de La Guilletière et de considérer l'ouvrage comme une oeuvre de fiction élaborée par Guillet dans son cabinet de travail parisien. Jacob Spon formula à l'égard du livre les reproches les plus sérieux et les plus virulents. La querelle entre Guillet et Spon se prolongea jusqu'en 1693³⁶. D'autres voyageurs prendront le relais³⁷.

Mais si La Guilletière n'a pas existé ou s'il n'a pas pu effectuer le voyage qu'il relate — ce que nous devons considérer aujourd'hui comme une certitude³⁸ —, il va de soi que le discours attribué à Damaskinos est, lui aussi, un discours fictif. Or l'hiéromoine Damaskinos fut un personnage réel. Jacob Spon, qui visita Athènes en 1676, nous en apporte la confirmation: il visita sa maison et son église, examina sa bibliothèque, consigna les informations d'autres lettrés athéniens sur leur confrère et nous fournit les renseignements les plus valables sur ce personnage devenu célèbre en Occident à cause du discours que La Guilletière lui avait attribué. A cette différence près cependant: Damaskinos était mort depuis deux ou trois ans (entre 1672 et 1674)³⁹. Dès lors, il était bien facile d'attribuer à un mort un discours qu'il n'avait pas prononcé.

Mais dans ce cas, qui est l'auteur de ce discours?

Un examen minutieux du texte, qui prendrait en considération, d'une part sa facture d'ensemble et d'autre part une foule de menus détails, nous conduit à la conclusion que l'auteur ne pouvait être qu'un lettré occidental, doté de trois qualités importantes: il connaît l'histoire, il est bien informé sur l'état présent de la Grèce, il est un orateur de talent. Il nous faut cependant renoncer d'emblée à l'idée que l'auteur du discours puisse être André Georges Guillet, car il aurait fallu vivre en Grèce pour connaître un certain nombre de choses. Parmi les affirmations formulées par Guillet au sujet de la rédaction de l'ouvrage, il y en a une que nous devons considérer comme étant partiellement vraie: Guillet avait reçu d'Athènes

36. Dans son *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant fait aux années 1675 et 1676*, Lyon 1675 et 1678, Jacob Spon conteste avec véhémence (voir en particulier II, 100-101) les dires de Guillet et relève nombre d'inexactitudes contenues dans *Athènes ancienne et nouvelle*. G. Guillet y répond dans ses *Lettres écrites sur une dissertation d'un voyage en Grèce*, Paris 1679, pour confirmer ses dires et l'authenticité de son frère. Mais J. Spon revient à la charge dans sa *Reponse à la critique publiée par M. Guillet sur le voyage de Grèce de Jacob Spon*, Lyon 1679, Paris 1693, et traite Guillet d'imposteur.

37. C. Simopoulos, op. cit., p. 602.

38. Ibidem, pp. 600-604.

39. J. Spon, *Voyage ...*, I, 152; II, 222 et 226-227.

la version française du discours qu'il insère dans les pages 238-249 de son ouvrage, même si nous devons admettre qu'il y apporta quelques modifications.

Mais qui en est l'auteur?

Les informateurs principaux de Guillet étaient les missionnaires capucins, installés à Athènes depuis 1658⁴⁰, où ils avaient acheté, en 1669, la maison dite le «Fanari de Diogène»: le père Simon de Compiègne, le père Louis de Paris, le père Pierre François de Paris et le père Barnabé de Paris⁴¹. Ces capucins étaient des informateurs bien connus non seulement de Guillet mais aussi du gouvernement français et du secrétariat catholique des missions étrangères. C'est donc l'un de ces quatre capucins, plus particulièrement le premier, le père Simon de Compiègne, religieux voué à sa cause et présenté comme étant l'ami de Damaskinos, qui doit être tenu pour l'auteur du discours. En rédigeant ce texte, les capucins semblaient vouloir régler son compte au clergé orthodoxe grec qui leur créait des obstacles dans l'exercice de leur oeuvre missionnaire auprès des populations orthodoxes. L'hieromoine Damaskinos, «homme honnête» et qui «enseignait la jeunesse», décédé «depuis peu», était le personnage idéal pour une telle attribution. Il me semble que cette hypothèse peut être avancée avec la plus grande certitude⁴².

Mais la publication de ce discours en 1675 à Paris avait aussi une signification politique qui dépassait de beaucoup sa signification religieuse. Il nous faut revenir sur la conclusion du discours pour bien comprendre sa

40. Preuves à l'appui, J. Spon écrira même que «Monsieur Guillet et son prétendu frère n'ont fait ce voyage (à Athènes) que par la manche des Capucins, par laquelle ont passé les Lettres et les memoires qui leur sont venus de Grèce» (*Reponse...*, p. 16).

41. La Guilletière nous donne lui-même des renseignements sur trois d'entre les capucins d'Athènes: le père Simon de Compiègne (p. 149), le père Louis de Paris (p. 175) et le père Barnabé de Paris (p. 222). J. Spon ne trouve à Athènes que le père Séraphim (*Voyage...*, II, 142-143). Mais il sait que la maison de Fanari fut achetée en 1669 par le père Simon, qui, en 1675-6 est en France, «gardien du couvent de Crespy» (*Lettres écrites...*, pp. 128-129). Pour le même J. Spon, le père Barnabé se trouve à Paris et sert de boîte à lettres à Guillet (*ibidem*). Quant au père Pierre-François de Paris, il sera promu supérieur des capucins du Péloponnèse et installé à Nauplie, à la place sans doute du père Barnabé qui était le supérieur des capucins de Grèce en 1669.

42. Il va de soi que G. Guillet a aménagé le texte reçu selon ses convenances et avec talent, y ajoutant notamment la mise en scène du début et de la fin. D. Kambouroglou, *op. cit.*, III, 212-221, qui traduit en grec tout le discours, semble admettre que son auteur est Guillet. N. Philadelphus (*op. cit.*, pp. 189-190) ne parle pas du discours, mais il semble confondre Damaskinos avec le maître de l'école visitée par nos voyageurs. Voir aussi un bon résumé du discours dans Ap. Vacalopoulos, *op. cit.*, IV, 344-345. Par contre, C. Simopoulos, *op. cit.*, p. 622, donne un sens contraire au contenu idéologique du discours et les extraits qu'il traduit (pp. 621-625) comportent de nombreuses fautes.

signification politique pour les lecteurs occidentaux, ses destinataires. Or l'épilogue de ce texte nous laisse apercevoir clairement la crise idéologique et morale qu'avaient provoquée en Occident les succès des armées turques devant Candie. L'auteur se permet même d'employer l'ironie en opposant la stupidité des Turcs au génie des Francs et en invitant ces derniers à se convertir afin d'apaiser la colère divine. Cette conclusion nous offre peut-être la clef pour résoudre l'énigme de cet étrange discours. La défaite des armées chrétiennes devant Candie appelait une explication et une justification. Dès lors, porter sur les Grecs une grande part de la responsabilité de la défaite, les accuser d'avoir pactisé avec les Turcs au point de s'identifier avec eux, les présenter comme étant dignes du sort qui était le leur, c'était une solution facile et payante aux yeux d'une partie de l'intelligentsia occidentale, la partie catholique conservatrice, à laquelle appartenaient André Georges Guillet et les capucins établis à Athènes, ses complices.

Par ailleurs, nous ne devons pas perdre de vue le fait que le courant conservateur au sein de l'Église orthodoxe grecque évoluait sous la dépendance directe des courants conservateurs de l'Église catholique dont il tirait toute son argumentation, de même que les courants innovateurs orthodoxes s'alimentaient auprès des courants réformateurs occidentaux⁴³. Aussi derrière l'idéologie prêtée à l'hiéromoine orthodoxe devons-nous lire l'idéologie des conservateurs catholiques français: elle lance ses flèches contre les intellectuels qui plaçaient les sciences et la raison au-dessus de la morale chrétienne et la Révélation, de même qu'elle formule sa critique à l'adresse des princes chrétiens, qui, préoccupés par leurs querelles intestines, n'ont jamais su s'unir contre les Turcs, le véritable ennemi de la Chrétienté. Opposer le «platonisme orthodoxe» à la «scolastique occidentale» pour dénoncer la «frivolité» des savants du Collège (de France), faire l'éloge de la puissance des Turcs pour fustiger l'incapacité des États chrétiens à agir de concert, voilà qui constitue une véritable prouesse oratoire. Celle-ci est accompagnée d'une double mise en scène, celle du début du discours et celle de la fin, et s'abrite derrière un savant dosage de faits historiques précis et d'erreurs chronologiques manifestes. Certes, l'ensemble s'articule en une image fort négative de la Grèce moderne et de l'Orthodoxie, gagnées entièrement à la cause des Turcs. Mais cette image n'était pas faite pour déplaire aux Occidentaux, notamment aux courants religieux

43. Voir A. Argyriou, «Zacharie Gerganos et Jean-Mathieu Caryophyllos: un cas typique d'aliénation de la pensée orthodoxe dans la première moitié du XVIIe siècle», in *Στ' Διεθνές Συνέδριο Σπουδών Νοτιοανατολικής Ευρώπης. Έλληνικές ανακοινώσεις*, Αθήνα 1990, pp. 183-192.

conservateurs. On pourrait ainsi se donner bonne conscience, car il est toujours plus facile d'accuser les autres de nos propres faiblesses, surtout si cela est de nature à nous apporter quelque profit. Or le profit moral à tirer était grand devant la crise morale et intellectuelle que la chute de Candie avait provoquée. On pourrait aussi donner libre cours à ses ressentiments envers une Grèce et une Orthodoxie qui, tout en vivant dans une misère avilissante, persistent à se réclamer de leur glorieux passé et à s'y attacher jalousement. Derrière sa bonhomie apparente et sa généreuse sympathie, l'ouvrage de Georges Guillet dissimule mal son mépris profond à l'égard de la Grèce nouvelle qu'il a voulu décrire.

Examiné de ce point de vue, le discours attribué à Damaskinos apparaît sous un éclairage nouveau. Il apparaît non plus comme un discours qui exprime un courant idéologique précis au sein du monde orthodoxe grec, mais comme un texte à travers lequel un certain courant idéologique occidental, religieux et conservateur, cherche à donner une explication à sa propre crise morale en donnant une image négative des Grecs orthodoxes, une image qui va jusqu'à leur identification avec les Turcs infidèles.

Une telle lecture du texte nous aide aussi à résoudre bon nombre de problèmes qui nous sont posés par son contenu: choix des faits historiques ou culturels utilisés pour l'illustration du discours idéologique, inexactitudes historiques, etc. Il nous permet aussi de comprendre pourquoi le monde orthodoxe grec avait suscité un si grand intérêt dans les années 1670⁴⁴. En effet, *Athènes ancienne et nouvelle* doit être étudié à la lumière de toute la littérature de voyages (et autre), produite au cours de ces années-là. Mais je ne veux pas m'engager dans cette voie, car il me faudrait refaire la lecture de notre texte à la lumière des courants idéologiques occidentaux et de l'idée que l'Occident catholique se faisait du monde orthodoxe grec.

Université de Strasbourg

ASTERIOS ARGYRIOU

44. Pour une première vue d'ensemble de cette production, voir C. Simopoulos, op. cit., p. 573 sq.